

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 118 (1973)
Heft: 2

Artikel: Leçons de l'histoire suisse : Aloys Reding et la guerre d'indépendance des Waldstätten du printemps de l'année 1798
Autor: Pétermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348529>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Leçons de l'histoire suisse

Aloys Reding et la guerre d'indépendance des Waldstätten du printemps de l'année 1798

Qui, en Suisse romande, connaît le regretté écrivain schwytzois Meinrad Inglin, décédé en décembre 1971? Sans doute, quelques privilégiés seulement; et pourtant, à l'occasion de son 70^e anniversaire, en 1963, le gouvernement de son canton et le Conseil fédéral l'avaient honoré du titre de « meilleur conteur suisse contemporain ». De fait, Inglin ne s'est pas seulement acquis un nom comme auteur de romans et de nouvelles où il dépeint en fin psychologue le petit monde de ses compatriotes, et chante en poète les paysages et ciels alpins. Il a narré avec maestria des événements et périodes exaltants ou simplement attachants de notre histoire: les lointaines origines, jusqu'à l'épopée de Morgarten (dans « Jugend eines Volkes »); la Suisse alémanique durant la guerre de 1914 à 1918 (dans « Schweizerspiegel », ouvrage passionnant pour les Romands qui ont ressenti et déploré le fameux « fossé »); les combats désespérés des petits cantons pour échapper à la tutelle jacobine (dans « Ehrenhafter Untergang », édité en 1952¹). De ce dernier récit, très vivant et animé d'anecdotes émouvantes ou savoureuses, se dégagent plusieurs enseignements valables encore pour les hommes d'Etat et les soldats d'aujourd'hui.

I

Que l'on considère le succès militaire du point de vue de la conquête de territoires et d'avantages matériels, ou plus communément comme un moyen de défense contre l'asservissement à un gouvernement ou à une idéologie étrangers, son facteur prépondérant est *la volonté farouche et inconditionnelle de toute la nation de poursuivre la lutte jusqu'au bout*, même à défaut des moyens matériels logiquement indispensables. C'est là sans doute une vérité de La Palice, mais qu'il n'est pas inutile de souligner à une époque où trop de fanatiques de la paix à tout prix se résignent à être faibles et bêtards et renoncent à mettre, quand il le faut, leur courage et leur force au service du droit et de leur liberté.

¹ Atlantis Verlag, Zurich.

Le peuple schwytzois et ses alliés des cantons primitifs repoussaient avec horreur le régime unitaire et laïque de la République helvétique imposé à la Suisse par le Directoire de Paris, régime qui, au surplus, ravalait les cantons au rang de simples préfectures. Ce régime leur était pourtant conseillé comme un pis-aller par leurs propres magistrats et par leurs classes dirigeantes, qui craignaient sincèrement un désastre suivi d'une dure occupation militaire en cas de révolte obstinée contre le nouveau statut politique du pays. Néanmoins, passant outre aux objurgations angoissées du landammann Weber et des notables, la landsgemeinde de Schwytz, convoquée pour le 5 avril 1798, déclara une guerre à outrance au gouvernement suisse et à l'Etat français qui le soutenait.

Pour conduire cette guerre, il fallait un chef. En raison des services étrangers, les officiers de carrière ne manquaient pas dans les cantons sécessionnaires. Un des plus élevés en grade était le colonel Paravicini, de Glaris, général au service de Hollande; mais, étant protestant, il lui répugnait de mener au combat des troupes en majorité catholiques. En revanche, de nombreux anciens soldats du régiment de Reding au service d'Espagne réclamaient à grands cris la désignation du très populaire lieutenant-colonel Aloys Reding; mais, à 33 ans, celui-ci était estimé trop jeune pour assumer le commandement suprême. Dans son embarras, le Landrat de Schwytz se contenta de former un conseil de guerre (Kriegsrat) comprenant six Schwytzois, deux Glaronnais, deux Nidwaldiens et deux Zougois. Heureusement, les membres de ce conseil eurent le bon sens de mettre aussitôt à leur tête Aloys Reding qui, avec le grade de « capitaine du Pays » (Landeshauptmann), avait déjà sous ses ordres les troupes schwytzoises; je note en passant que, dans les cantons de la Suisse primitive, la coutume était alors de conférer à un militaire de carrière qui venait se battre pour sa patrie, un grade sensiblement inférieur à celui qu'il revêtait à l'étranger, ce qui permettait d'importantes économies de solde!

A peine investi de son commandement, Reding se trouva aux prises avec des difficultés propres à décourager le plus intrépide.

La première, de nature politique, était l'absence d'un lien confédéral suffisant entre les cantons belligérants: chacun entendait défendre lui-même son propre territoire et se réserver dans ce but la priorité de l'emploi de sa milice; ce n'était qu'à titre subsidiaire et très conditionnel qu'il consentait à participer à l'exécution d'un plan de campagne commun.

Le colonel Paravicini, chargé par Reding de la défense du secteur nord (Rapperswil, Pfäffikon, Etzel), ne se soucia visiblement pas de s'engager et se confina dans une résistance toute passive, par désir manifeste de ménager ses moyens pour barrer à l'ennemi les accès au canton de Glaris; et c'est seulement dans les derniers jours de la campagne que les Uranais se décidèrent à mettre quelques centaines d'hommes à la disposition de leurs alliés.

Beaucoup plus grave était l'indiscipline, pour ainsi dire endémique et congénitale, qui sévissait alors parmi les montagnards, et dont une des causes était leurs statuts politiques inégaux; seuls les membres des vieilles familles jouissaient d'une pleine capacité civique; les immigrés récents et les ressortissants des bailliages transalpins étaient exclus des *landsgemeinden* et du droit de vote, et ils menaçaient de refuser de combattre s'ils n'étaient pas promus au rang de citoyens à part entière. Reding tourna la difficulté en faisant coudre aux drapeaux officiels (« de gueules à une croisette d'argent au canton senestre du chef ») des parchemins proclamant au nom des saints que ceux qui s'y rallieraient en jurant de combattre « pour Dieu, la Religion, la Justice et la Patrie » seraient libres comme les Schwytzois d'origine. Le serment des troupes fut prêté à l'ombre de ces drapeaux (les *Fryfahnen*) et une cause essentielle de mécontentement fut ainsi supprimée. Mais l'indiscipline tenait aussi au caractère même des Schwytzois; farouchement imbus de leur dignité et de leurs droits d'hommes libres, ils refusaient même à leurs chefs civils et militaires toute soumission de principe, prêts qu'ils étaient à les révoquer au moindre soupçon de déloyauté envers les décisions du peuple. Les officiers de la garde suisse au service de France et leurs familles (un frère d'Aloys Reding avait été massacré aux Tuileries) étaient l'objet d'une grande méfiance, on les croyait contaminés par les nouvelles idées révolutionnaires et antichrétiennes; le clergé, tant régulier que séculier, encourageait avec fanatisme ces tendances à la désunion; notamment, un capucin, le Père Paul Styger, de Rotenturm, aumônier du bataillon Faessler, fut un dangereux perturbateur dans la petite armée de Reding; il ne cessait de contrecarrer les chefs responsables, qu'il accusait violemment d'incapacité, de tiédeur, voire de trahison. Sortant de son rôle d'aumônier, il prenait d'autorité le commandement de détachements entiers qu'il emmenait avec une témérité inouïe vers les points du front qu'il jugeait dangereux. Sans doute a-t-il, grâce à son exaltation et à sa

poigne inflexible, remporté des succès certains, quoique plus brillants que réels; il n'en reste pas moins que ses initiatives capricieuses et ses refus d'obéissance furent souvent la cause de pertes exagérées et, pour les chefs responsables, de graves complications.

Au sein même du haut commandement, l'accord intellectuel n'existait pas; la majorité des membres du Kriegsrat partageaient l'avis des autorités civiles que la situation politique et stratégique était désespérée et que le recours aux armes ne pouvait aboutir qu'à un effroyable désastre. Pour le militaire né qu'était Reding, il n'y avait là qu'une fâcheuse divergence de vues, non un obstacle; la landsgemeinde avait déclaré la guerre et désigné des chefs pour la faire, il n'y avait qu'à obéir, sans discuter, ce dont il réussit finalement à convaincre ses collègues du conseil.

La pénurie des ressources militaires des Suisses centraux pouvait être aussi un sérieux sujet d'alarme pour leur « Landeshauptmann ». Sans doute, les effectifs disponibles de part et d'autre s'équilibraient-ils: chez les Waldstätten, 10 500 hommes incorporés, plus le landsturm, formé du solde de la population valide, y compris les femmes et les enfants; du côté français, 12 000 hommes de troupes régulières, comprenant trois régiments de cavalerie, de 300 hommes chacun. Mais, pour l'armement, l'instruction et l'entraînement au combat, le corps expéditionnaire français l'emportait nettement sur les montagnards, dont plus des deux tiers de l'effectif n'étaient munis que de faux, de fourches, de piques et de massues hérissées de pointes (les fameux « Morgenstern »). Aux 25 canons et obusiers de l'ennemi, les Confédérés n'avaient à opposer qu'une dizaine de pièces aux munitions dépareillées.

Eh bien! malgré ces terribles handicaps, la sainte fureur et les vertus guerrières du peuple des cantons primitifs furent telles que ce peuple opposa aux envahisseurs une lutte acharnée et leur infligea des pertes bien supérieures aux siennes. En fin de campagne, le 2 mai, les défenseurs du réduit de Rotenturm, attaqués par toute une demi-brigade, laissèrent, sans trahir leurs positions, approcher la première vague jusqu'aux lisières du bourg; puis, au signal de la cloche de l'église, mise en branle par Reding en personne, ils se ruèrent avec une violence irrésistible, à coups de massues, de piques et de baïonnettes, bousculèrent les agresseurs et les firent fuir jusqu'à Aegeri, à 10 kilomètres de là.

Le général Schauenburg, commandant des troupes françaises en Suisse, s'était attendu à l'effondrement de la résistance des petits cantons

dès l'apparition de son armée à leurs frontières; aussi fut-il vivement impressionné par l'intrépidité de ses adversaires; il déclara même n'avoir jamais rien vu de semblable. Il offrit à Schwytz et à ses alliés une capitulation honorable, les exempta de l'occupation militaire et autorisa leurs ressortissants à conserver leurs armes. En outre, dans l'Acte de Médiation, Bonaparte rendit aux vaincus leurs frontières antérieures qu'avait remaniées la constitution de Pierre Ochs.

II

Une autre illustration du récit d'Inglin est celle de l'importance de la *qualité du commandement*; car la combativité de la troupe ne suffit pas, loin de là! elle a besoin d'être bien dirigée. Cette qualité se fonde très souvent sur l'hérédité, sur les traditions de familles qui se considèrent comme responsables du sort du pays tout entier; d'où une large indépendance politique. Le chef militaire est celui de tous, il est en dehors des confessions et des partis, sa pensée est essentiellement nationale. Sa passion, reconnaissable dans sa vie privée et dans celle des siens, est le bien commun. Aussi jouit-il d'emblée de la confiance totale de ses subordonnés, qui sont prêts à se conformer à ses décisions, même si elles heurtent leurs sentiments ou leurs convictions intimes. Aloys Reding répondait à toutes ces conditions.

Au surplus, il avait parachevé dans plusieurs campagnes sa formation d'homme de guerre; il était pourvu des connaissances géographiques, linguistiques, politiques, psychologiques et techniques que l'on pouvait acquérir de son temps; et cela lui conférait, même sur les montagnards frustes et fanatisés qui l'avaient adopté pour guide, une autorité singulière.

Mais ce qui frappe avant tout, c'est son art inné du commandement, qu'il exerçait avec autant d'aisance et de simplicité souriante que de fermeté et d'efficacité. Il avait l'habitude de penser à haute voix devant les membres du Conseil de guerre ou les officiers de son état-major, suscitant leurs objections, et formulant des propositions; en quelque sorte, il négociait ses ordres, puis, lorsque sa décision était mûrie, il l'énonçait en termes clairs et brefs. Ainsi à Rotenturm:

Messieurs, la discussion est close! La majorité s'est ralliée à la proposition du capitaine von Hettlingen; j'adopte cette proposition. Quant à vous, père Marian (délégué du couvent d'Einsiedeln), je vous

enverrai demain matin à l'Etzel un officier ou, si je puis, je m'y rendrai moi-même. Rapport terminé! (p. 134).

On dirait aujourd'hui que son cerveau, tel un ordinateur, enregistrerait sans trêve les données utiles et, au fur et à mesure des besoins, les traduisait en instructions ou en ordres, apparemment sans suite logique, mais concourant à un système cohérent. Un tel cerveau pouvait se passer des schémas usités dans les armées modernes!

C'était aussi un homme *rapide*. S'il le fallait, il concevait vite et exécutait vite. Il n'était pas nommé qu'il avait déjà constitué son état-major, lequel se confondait presque avec le Kriegsrat et dont il connaissait parfaitement tous les membres. Puis il fit compléter les ouvrages limitrophes et barrer les principaux cols: Brunig, Sattel, Etzel. Le même jour, il prit liaison avec Nidwald, lui envoya du renfort et fit occuper la frontière lucernoise, tout en cherchant à entraîner Lucerne dans son sillage. Imbu de la nécessité de l'offensive, même dans la défensive, il monta dès le début une attaque générale.

En effet, Messieurs, notre marche en avant n'a de sens que si nous refusons de laisser à l'ennemi le choix de décider quand et comment il nous attaquera et que si au contraire c'est nous qui allons l'attaquer sur tous les fronts et le plus tôt possible (p. 41).

Mais c'est aussi un homme *de sens rassis*. Dès qu'il comprend que le sursaut de révolte des petits cantons a donné tout ce qu'il pouvait, il pèse de tout le poids de son ascendant pour freiner le mouvement et arracher à ses concitoyens le vote de capitulation. A la veille de la landsgemeinde convoquée pour en décider, il s'adresse à ses soldats en ces termes:

Vous savez que nous avons fait tout ce que nous pouvions et quelle est notre situation actuelle. Ce serait une grave erreur et ce serait tenter Dieu que de vouloir terminer cette guerre autrement que par la capitulation honorable dont le conseil de guerre a obtenu l'offre.

Cette capitulation, je vais la recommander à la landsgemeinde. Je ne vous ai pas laissé tomber. Demain, à votre tour, ne m'abandonnez pas! (p. 179).

Ce résultat ne fut d'ailleurs pas facile à obtenir. La plupart des soldats qui, le 5 avril, avaient fait le serment de combattre jusqu'à la mort, désertèrent la landsgemeinde du 23 par crainte de se parjurer en

capitulant, et ce n'est qu'à une faible majorité et en maugréant que le petit nombre des citoyens présents ratifia la proposition du conseil de guerre.

Enfin, Reding fut un fin *diplomate*. Il sut persuader l'adversaire de la volonté de résistance à outrance du peuple des Waldstätten et du prix élevé que coûterait sa subjugation complète.

En outre, dans ses lettres au général Schauenburg, il fit habilement sentir que la prétention du Directoire français de venir apporter à ce peuple la liberté et les bienfaits de la démocratie était totalement vaine, puisque depuis des siècles ledit peuple les avait conquis lui-même.

Ni le conseil de guerre, ni moi ne pouvons nous déterminer sur votre offre: seule la landsgemeinde du canton y est autorisée. Il n'a sans doute pas échappé à votre perspicacité que dans notre pays tout le pouvoir est aux mains du peuple (p. 176).

Dans l'assemblage étonnant qu'il avait à mener au combat, Reding avait l'insigne habileté *d'utiliser chacun selon son caractère et ses capacités*; il savait tirer le meilleur parti d'une population que son ardeur au combat poussait à des actes inconsidérés. Avec le père Paul, c'était particulièrement difficile; ce moine enragé n'en voulait faire qu'à sa tête et il jouissait à la fois d'une grande autorité morale sur la troupe et de l'immunité attachée à son état de prêtre; mais le commandant en chef réussissait tout de même à canaliser sa fougue dans le bon sens. Preuve en soit un épisode du combat au col du Tändli, relaté en ces termes par Inglin:

Père Paul, lui déclare-t-il, dès l'instant que votre mission d'aumônier ne vous suffit pas, écoutez: sur ces hauteurs, lutte maintenant le bataillon Hediger contre l'avant-garde d'une brigade française, qui vient d'Aegeri; il est trop étiré et ne pourra tenir plus longtemps. Or, il est essentiel que nous conservions la route de Sattel, la seule qui nous reste. Ramassez tout le landsturm qui vous tombera sous la main et servez-vous-en pour défendre cette route. Prenez liaison aux Schornen avec les Uranais, et envoyez-moi vos rapports à Rotenturm! (pp. 150, 151).

Ce chef possède lui aussi une qualité essentielle des grands hommes de guerre: un *calme*, une absence de nervosité, une *maîtrise de soi* dus à la fermeté de la résolution prise une fois pour toutes; et cela donne à ses ordres un accent inéluctable. Le père Paul avait voulu profiter de la

brève occupation de Lucerne pour équiper gratuitement le landsturm schwytois dans l'arsenal de la ville; les gardiens s'y opposaient et le conflit menaçait de dégénérer en émeute. Reding intervient.

- Père Paul, on me signale un vrai remue-ménage à l'arsenal...
- D'où le savez-vous?
- Peu importe! Contrôlez vos gens! Celui qui n'en a pas l'ordre n'a rien à faire à l'arsenal.
- Mais les Lucernois vont livrer leur armement aux Français...
- Pas de discussion là-dessus! On va embarquer les canons qui nous ont été cédés. Quant aux autres, il ne faut pas y toucher; nous ne sommes pas une bande de chapardeurs. Veuillez faire en sorte que les ordres du conseil de guerre soient observés.

EPILOGUE

L'armée des petits cantons n'avait pas de services d'arrière. La troupe était réduite à vivre sur l'habitant, ce qui, avec l'obligation de laisser à chaque canton la disposition de son contingent, la condamnait à une dangereuse dispersion. De plus, faute de réserve générale, Reding n'avait guère de possibilité de manœuvre, et il en était conscient.

On sait la suite: l'action sur le Brunig tombe dans le vide, celles du centre contre Lucerne et Aarau ne parviennent pas à percer; et celle de droite, malgré d'héroïques et coûteux engagements à Wollerau et à Schindellegi, se rétrécit en une retraite sans espoir sur un minuscule réduit.

Partout on s'est battu avec la fureur sacrée de soldats qui veulent la victoire à tout prix. Quant à Reding, sans se laisser impressionner par des revers *qu'il a prévus*, il garde la lucidité d'un joueur d'échecs qui prépare froidement ses coups. L'avant-dernier coup est Rotenturm, qui s'épanouit en la ruée épique décrite plus haut. Le dernier est la capitulation honorable avec l'indépendance conservée et le respect du général français pour le vaillant petit peuple de Schwytz, ses alliés et son « Landeshauptmann ».

Cette conclusion serait incomplète si je ne relevais pas le rôle décisif joué par les *militaires de carrière* qui participèrent aux combats, et principalement par Aloys Reding. Comme l'a écrit excellemment de Vallière dans *Honneur et Fidélité*, page 526:

Si au cours de cette douloureuse époque (la Révolution française) les drapeaux suisses « frissonnèrent une dernière fois au souffle de

la victoire », c'est que les vétérans de nos régiments étrangers étaient venus relever, à l'heure suprême, le niveau moral d'une milice, brave certes, mais sans cohésion et sans chefs.

Un de ces vétérans était le sergent Reichlin, du régiment Reding. A la différence du père Paul qui crevait d'orgueil et suspectait ses chefs devant lui, ce sous-officier était modeste, déclare Inglin. Ayant l'expérience de la guerre, il s'en tenait calmement à sa mission, même dans les situations les plus désespérées; il répondit au capucin: « Tout ne dépend pas de nous. J'ai confiance dans notre général, et j'admets que nos officiers sont à leurs postes. »

Capitaine PÉTERMANN

